

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 50 (1905)
Heft: 4

Artikel: La guerre russo-japonaise
Autor: Weber, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338306>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

L^e Année

N^o 4

Avril 1905

LA

GUERRE RUSSO-JAPONAISE

(Pl. XIII.)

1. Les armées dans leurs quartiers d'hiver.

Après la bataille du Cha-ho, soit du 18 octobre aux derniers jours de janvier, les armées s'établirent et demeurèrent face à face dans leurs quartiers d'hiver. Sur plusieurs points du vaste front, notamment au centre, vers les ponts du chemin de fer et de la route mandarine, les lignes opposées étaient si rapprochées l'une de l'autre que les avant-postes pouvaient en tout temps se fusiller et les artilleries diriger leurs projectiles dans les positions adverses. Quotidiennement, ou plutôt chaque nuit, se produisaient des escarmouches. Mais celles-ci mettaient aux prises de trop petites fractions belligérantes pour qu'aucun changement put en résulter dans la situation générale.

Des théories invoquant la force d'attraction des armées ont soutenu l'impossibilité d'immobiliser longtemps des adversaires à si courte distance l'un de l'autre. Nous avons contesté la portée de ces théories dès le début de cette longue suspension d'armes, estimant au contraire qu'elle répondait à des considérations des plus naturelles, qui, aujourd'hui encore, ont conservé toute leur valeur.

La tension nerveuse provoquée chez les chefs et chez la troupe par neuf journées de combat survit à l'épuisement physique, quelque complet que soit celui-ci. D'autre part, l'énorme consommation des munitions impose aussi, pour un certain temps, l'interruption des opérations. Puis, le rude hiver de la Mandchourie était à la porte. Des bivouacs souterrains devaient être

établis pour une grande partie des troupes ; de profonds fossés devaient être creusés et recouverts d'un plafond de paille et de terre. Dans cette contrée privée de forêts, les bois de couverture devaient être amenés parfois de fort loin. Il fallait, en outre, si près de l'ennemi, éléver des travaux de fortification et pour cela s'attaquer au sol avant qu'il fut gelé à une trop grande profondeur. Or, en 1904, l'hiver commença de bonne heure ; à fin novembre déjà, le thermomètre accusait — 12 degrés centigrades pendant le jour, — 24 pendant la nuit.

La pénurie d'eau, comme celle du bois, donna fort à faire. Par l'hiver clair et sec, les petits cours d'eau sont desséchés ; les grands, gelés sur une forte épaisseur. Quant aux feux, ils n'étaient procurés que par le moyen de rations de charbon étroitement mesurées aux hommes.

Dans de telles circonstances, on comprend qu'il n'ait pu être question d'opérations de grande envergure, exigeant des séries de nuits à la belle étoile.

A ces motifs, tirés des conditions économiques, s'en ajoutaient d'autres relevant du commandement en chef.

Fidèle à son plan de n'engager la contre offensive qu'une fois numériquement supérieur, le général Kouropatkine attendait le renfort de plusieurs corps d'armée qui devaient lui venir d'Europe dans le courant de l'hiver. De leur côté, les Japonais n'avaient aucune raison de hâter une reprise des opérations au milieu des difficultés de la froide saison, puisque aussi bien ils occupaient le territoire litigieux. Ils préféraient laisser aux Russes le soin de chercher à le leur enlever et attendre d'ici là le renfort que leur procurerait l'armée de siège de Port-Arthur après la chute certaine de la forteresse.

Dans leur ligne générale, les positions japonaises affectaient la forme d'un vaste arc de cercle dont la convexité était tournée au nord, le Taïtsé-ho figurant la corde de l'arc et Liao-Yang marquant le centre de la circonférence.

De Pönsihu (45 km. en amont de Liao-Yang, à vol d'oiseau), extrême aile droite japonaise, la ligne de front se dirige d'abord au nord, contourne les mines de houille de Yentaï, suit la rive gauche du Cha-ho, traverse dans la direction de l'ouest la route mandarine pour franchir à Lintchipu le coude de la rivière qui s'infléchit au sud, pousse directement à travers la plaine, au sud-ouest, vers Hokutai sur le bas Houn-ho et de là, bordant

la rive gauche de ce fleuve, rejoint au sud le Taïtsé. De Pönsihu et des mines de Yentaï jusqu'à la route mandarine sont établis les avant-postes de la I^{re} armée (Kuroki) ; de la route, coupant à angle droit le chemin de fer jusqu'à Lintchipu, ceux de la IV^e armée (Nodzu) ; de Lintchipu enfin au Houn-ho, les avant-postes de la II^e armée (Oku). Derrière Oku, à Liao-Yang, et à occident de la ville, la III^e armée (Nodgi), devenue disponible par la chute Port-Arthur, s'est installée au milieu du mois de janvier. La sécurité des deux flancs est assurée par des détachements spéciaux poussés loin en avant. On croit savoir que la majeure partie de la cavalerie a été rassemblée dans les plaines du Houn-ho.

Les Russes entouraient en demi-cercle, sur tout son développement, cette vaste tête de pont de Liao-Yang. A leur aile droite, dans la plaine, entre le chemin de fer et le Liao-ho, la 2^e armée, sous Gripenberg, son flanc droit couvert par le corps de cavalerie du général Mischtschenko. Au centre, perpendiculairement à la route et à la voie ferrée, la 3^e armée, commandée par le général Kaulbars ; elle a de fortes réserves à Moukden et au delà. La 1^{re} armée, général Liniewitsch, forme l'aile gauche ; elle occupe les montagnes du haut Cha-ho et la vallée supérieure du Hun-ho à Futschun et environs ; son flanc gauche est couvert par le corps de cavalerie Rennenkampf, renforcé de troupes d'infanterie, et poussé au loin vers le sud-est jusqu'au Taïtsé.

Les forces des belligérants ne peuvent être évaluées que par approximation. Le plus souvent, on les chiffre trop haut en comprenant au nombre des combattants, déjà réduits d'autre part à cause des imparfaites conditions sanitaires, les employés des services non-combattants. Fréquemment aussi, on compte au nombre des effectifs en Mandchourie des unités dont la mobilisation vient à peine de commencer dans la Russie d'Europe.

A l'époque de la bataille du Cha-ho, Kouropatkine disposait de six corps d'armée sibériens (I à VI) et de trois corps d'armée russes (I, X et XVII), soit, en infanterie, 268 bataillons (1^{er} et III^e sib., 24 bat. ; II^e sib., 28 ; les autres corps, 32). Des témoins oculaires dignes de foi déclarent que ces bataillons, avant la bataille, comptaient en moyenne 700 fusils, au maximum, ce qui donne un total de 187 600 fusils. Les pertes, pendant les neuf jours de combat, s'élèverent, suivant les moindres évaluations, à 42 000 combattants. Restent 145 000.

A cette époque, le VIII^e corps était en cours de transport ; les IV^e et XVI^e, ainsi que les cinq brigades de tirailleurs russes en cours de mobilisation.

Il est plus que douteux que les corps d'armée de Mandchourie aient pu se parfaire, en troupes fraîches, au moyen des réservistes de complément, réfractaires à la guerre. Pour combler les vides, il aura fallu se contenter de ce que l'on avait sous la main, savoir les hommes des faibles dépôts de remplacement de Kharbin et ceux qui, sortant des lazarets, pouvaient regagner le front ; en tout, 30 000 hommes au plus. Ainsi, dans le courant de décembre, l'effectif des anciens corps d'armée ne put guère être relevé à plus de 175 000 fusils.

Des corps nouvellement mobilisés, le VIII^e corps débarqua au début de décembre, suivi de trois brigades de tirailleurs russes (1, 2 et 5^e) jusqu'au Nouvel-An. Le XVI^e corps d'armée ne pouvait arriver qu'au milieu de février ; le IV^e corps et les deux dernières brigades de tirailleurs (3 et 4) qu'en mars.

En admettant le débarquement pendant les derniers jours de janvier d'une des divisions d'infanterie du XVI^e corps d'armée, le renfort en troupes fraîches est représenté par 72 bataillons et 57 600 fusils. Les forces combattantes en infanterie à la disposition du généralissime s'élevaient ainsi à 232 000 fusils, et non à 350 000 comme d'aucuns le prétendent.

La cavalerie comprend 32 régiments de cosaques et cinq de dragons, tous à 6 escadrons, soit 222 escadrons dont un peu plus de la moitié était sur le théâtre de la guerre au moment de la bataille du Cha-ho. L'état de ces escadrons en chevaux devait être fort amoindri : en admettant 100 sabres par escadron, pour 140, effectif normal, la cavalerie comptait 22 200 sabres.

En artillerie, les cinq divisions de tirailleurs sibériens possèdent chacune 32 bouches à feu, les trois brigades de tirailleurs russes chacune 24, les seize autres divisions d'infanterie 48. Total 1000 canons de campagne. Il faut y ajouter 12 batteries à cheval des brigades de cavalerie avec 72 pièces, et un nombre encore inconnu, mais point très élevé sans doute, de batteries d'obusiers de campagne et de canons de montagne. Dès lors, même si nous admettons que les pièces perdues au cours des divers combats — plus de 100 pièces — aient pu être remplacées, le nombre des canons formant l'artillerie mobile de Kouropatkine n'a dans tous les cas pas dépassé 1200, à fin janvier.

Nous obtenons ainsi une disponibilité du côté russe de 232 000 fusils, 22 200 sabres et 1200 canons, ce qui représente un effectif de 400 000 rationnaires.

Il est encore plus difficile de former des évaluations des forces effectives japonaises, car le secret a été strictement gardé, dans les milieux administratifs, au sujet des unités de guerre nouvellement constituées. Ce que l'on sait, c'est l'existence à l'origine, comme troupes de ligne, des douze divisions du recrutement régional, de la division de la Garde et de la division de Formose. A titre de probabilité, considérant les cadres préexistants, on peut admettre pour chacune des quatorze divisions de l'armée permanente une division de réserve constituée à l'aide de formations de la réserve et de la landwehr. Normalement, chaque division comprend 12 bataillons, 3 escadrons et 6 batteries. Des quatorze divisions de réserve, quatre environ ne sauraient être utilisées par l'armée de campagne. Elles doivent constituer les troupes de couverture en Mandchourie et les garnisons de Formose, de Corée et du Japon.

Pendant la première année de campagne, les vides en tués, blessés et malades devenus inaptes à la guerre, doivent porter sur 120 000 hommes en chiffre rond. Ils ont pu être remplacés largement par un contingent de recrues instruites pendant la guerre. Grâce à d'excellentes et fort courtes lignes de communication, le Japon ne rencontrait aucune difficulté pour le transport des renforts en Mandchourie. Il a donc toute possibilité de maintenir ses effectifs divisionnaires pendant plus d'une année de guerre. En revanche, ce qu'il ne peut, c'est augmenter le nombre de ses unités, vu le manque de cadres. Peut-être aussi ne peut-il combler les vides de ces derniers, ce qui à la longue est de nature à entraîner une baisse sensible de la qualité des troupes. Mais la quantité peut être considérée comme constante, soit 800 fusils par bataillon et 120 sabres par escadrons. A fin janvier l'évacuation en Mandchourie de l'armée de Nodji a pu être achevée. D'où l'on peut conclure à une armée, sous les ordres d'Oyama, de 24 divisions avec 288 bataillons ou 230 400 fusils, 72 escadrons avec 8640 sabres, 144 batteries de campagne et de montagne avec 864 bouches à feu. En ajoutant l'artillerie de position, dont la majeure partie a fait le siège de Port-Arthur, le chiffre des bouches à feu peut être porté à 1100 en chiffre rond.

De ces évaluations qui, bien entendu, n'ont pas de prétention à l'exactitude, il ressort qu'à fin janvier les Russes ne pouvaient tabler encore sur une supériorité numérique. Celle-ci ne leur aurait été acquise, dans une proportion un peu sensible, qu'au printemps.

2. Le raid de Mischtschenko.

Le corps de cavalerie du général Mischtschenko, — une brigade au début de la guerre, — avait été porté peu à peu à l'effectif de plusieurs divisions, et son chef au grade de lieutenant-général. Au commencement de l'hiver, il couvrait au sud-ouest de Moukden, dans la plaine, entre le Liao et le Hun-ho, le flanc droit de l'armée. Le général Mischtschenko réunissait sous son commandement les troupes suivantes :

La IV^e division des cosaques du Don, 24 escadrons et deux batteries commandés par le major-général Teleschew ;

la division de cosaques sibérienne, renforcée de la brigade de cosaques de Transbaïkalie, celle-là de 24 escadrons, celle-ci de 12, soit 36 escadrons et 4 batteries, commandés par la major-général Samsonow ;

une brigade de cavalerie des volontaires du Caucase, 12 escadrons et 4 mitrailleuses Maxim, sous les ordres du colonel Orbeliani.

Le corps était ainsi composé de 72 escadrons, 6 batteries et d'un groupe de Maxim.

Une opération de ce corps devait être la première interruption de l'accalmie qui régnait depuis l'hiver.

Le Nouvel-An avait apporté l'annonce de la reddition de Port-Arthur. On pouvait supposer, sans autre, que l'armée de siège du général Nodgi rendue disponible allait immédiatement être dirigée sur Liao-Yang. La voie de transport la plus favorable était la voie maritime jusqu'à Inkeou et de là, en chemin de fer par Taschikiao. Le vaste bas-fonds du Liao, ses larges rivières, ses lacs et ses marais étaient entièrement et profondément gelés, supprimant tout obstacle pour de grandes masses de cavalerie. Dans les premiers jours de janvier, la température s'était sensiblement adoucie; au lieu de — 16 à — 20 degrés centigrades, le thermomètre, de jour, sous le soleil clair, descendait peu au-dessous de zéro.

Il semble conforme à la situation, que la cavalerie russe, extraordinairement nombreuse, utilisât les circonstances pour entraver si possible l'entrée en ligne de l'armée de Nodgi en coupant ses communications et en détruisant ses magasins. Le 8 janvier, le général Mischtschenko avec 6000 cavaliers et 6 batteries quitta ses bivouacs au sud-ouest de Moukden et, par des marches forcées, descendit le Liao. Les Japonais ont prétendu qu'au cours de cette marche, Mischtschenko viola la neutralité chinoise en suivant sur un long parcours la rive droite, soit occidentale du Liao. Il est probable que c'est vrai. Le contraire jetterait un très mauvais jour sur le service de reconnaissance japonais, car il faudrait admettre que pendant deux jours il permit à cette masse de cosaques d'avancer entre le Hun-ho et le Liao-ho sans la remarquer. Au surplus, les riches localités de la rive droite du Liao, indemnes encore des conséquences de la guerre, devaient offrir de meilleurs cantonnements, et l'on pouvait être assuré que la troupe chinoise chargée d'assurer la neutralité, se hâterait de se soustraire à tout désagrément si la frontière était violée.

Le 10 janvier, Mischtschenko franchit le Hun-ho sur trois colonnes, près de son embouchure. L'aile gauche se porta vers l'est sur le bas Taïtsé, traversa cette rivière près d'Ukia-Tai, à 18 km. au nord du Vieux-Niutschwang, et enleva, après un violent engagement, une compagnie d'avant-postes japonaise qui se défendit énergiquement dans une fabrique où elle s'était réfugiée. Les Russes eurent 48 tués et blessés, dont neuf officiers. En même temps, de forts détachements de la brigade Orbeliani se portaient sur la route de Niutschwang à Liao-Yang, et de là sur le chemin de fer et sur la route Haïtschöng-Liao-Yang. Elle réussit à couper sur plusieurs points le télégraphe et la voie ferrée, à faire dérailler un train chargé de troupes japonaises et à mettre deux locomotives hors d'usage. De son côté, la division Telechew des cosaques du Don attaqua la ville de Vieux-Niutschwang.

La garnison japonaise était composée d'une compagnie et demi d'infanterie et de deux escadrons. Elle opposa une courageuse résistance et chercha à se replier sur Haïtschön, mais poursuivie, disent les informations russes, elle voit son infanterie taillée en pièce, tandis que la cavalerie s'enfuyait devant les cosaques. Les Russes disent aussi avoir pris au cours de leur

entreprise 500 chars d'approvisionnements et de munitions en marche sur la route mandarine entre Tachikiao et Haïtscheng. Le 12, dans l'après-midi, la colonne principale composée de la division Samsonow, se présenta devant Inkéou. Elle rompit la voie ferrée de Tachikiao à six kilomètres de la ville et se mit en devoir d'attaquer avec son artillerie et ses cavaliers à pied la station de l'Est. Celle-ci était défendue par quelques compagnies d'infanterie et plusieurs mitrailleuses. Les Japonais, — un bataillon de réserve bien couvert dans une position fortifiée avec obstacles de fil de fer, — tinrent plusieurs heures durant jusqu'à ce que le secours leur vint de Tachikiao. Pendant le combat qui se prolongea après la nuit venue, l'artillerie russe mit le feu aux magasins de la gare et du port, causant ainsi d'importants dommages. L'approche des renforts japonais contraignit les Russes à battre en retraite.

Malgré la rupture des lignes télégraphiques par les cosaques, la nouvelle de l'attaque russe se propagea rapidement au loin à l'aide des feux de signaux. Sur l'ordre du commandement supérieur, les garnisons des grosses stations d'étapes sur le chemin de fer de Liao-Yang marchèrent sur le Liao-ho pour couper Mischtschenko. Elles n'y parvinrent pas. Un léger combat s'engagea contre une colonne japonaise avançant de Haïtschön sur Niutschwang, puis Mischtschenko disparut comme il était venu. Les rapports de pertes russes indiquèrent 390 tués et blessés. Le résultat ne fut pas considérable. Les déteriorations de la voie ferrée furent réparées en peu de jours.

3. La bataille de Sandepou-Hokutai.

Du côté d'Occident, à l'aile extrême des armées belligérantes, une route venant des environs de la ville frontière chinoise de Sinminting se dirige au sud-est pour aboutir à Liao-Yang. Cette route traverse le Hun-ho vers le village de Tschan-tan, après avoir croisé celle de Moukden qui longe la rive droite de la rivière. Quand celle-ci est gelée, les plus lourds charrois passent sur la glace. Pendant le reste de l'année un gué permet le passage.

A cinq kilomètres au sud-est de Tschan-tan, la route traverse le village de Sandepou (Chen-yen-pou), et dix kilomètres plus loin, à dix-huit kilomètres seulement de Liao-Yang, le

LE THÉÂTRE DE LA GUERRE EN MANDCHOURIE

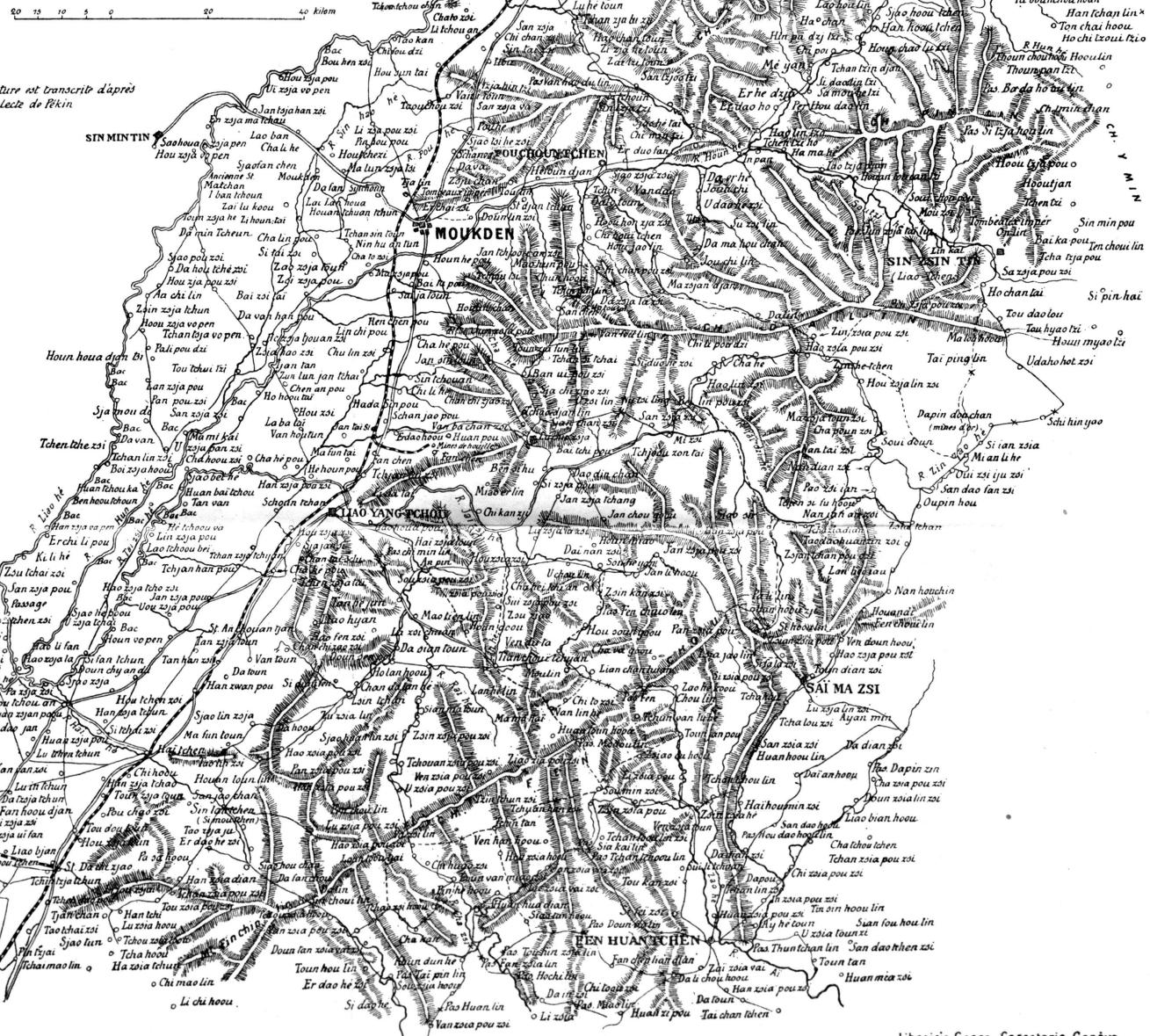
d'après la carte militaire russe

dressée en 1902

PAR LE COL. KHVOSTOFF ET LE LIEUT. LUBIZKY

Croquis publié par le Col. Camille Favre
1905

Echelle 1: 853 600



CLICHE ATAR

Librairie Georg, Corraterie, Genève.

village de Labatai. A quelques kilomètres au sud de Tschan-tan et à égale distance à l'ouest de Sandepou est situé Hokutai (Hei Kontai), tandis que plus au sud encore, à dix kilomètres de distance, se trouve Sankiatsé. A l'ouest de Sankiatsé, sur le Hun-ho, on atteint la localité et les gués de Mamikai. Ces divers points, entre lesquels sont semés des hameaux de moindre importance, jalonnent le sanglant champ de bataille des derniers jours de janvier.

La plaine s'étend au loin, plate et privée de bois. Sur le sol durci par la gelée s'étendait une couche légère de poussière de neige, toujours soulevée et chassée par le vent. La température variait de dix à vingt degrés centigrades au-dessous de zéro.

Les villages, aux habitations serrées les unes près des autres, sont entourés de hautes digues qui les garantissent contre les inondations. Les maisons des propriétaires aisés sont en outre encloses de murs, précautions qu'expliquent les mœurs du brigandage. Toutes ces localités forment donc de naturels et solides postes de défense. Utilisant leurs nombreuses et habiles troupes du génie, les Japonais avaient apporté un soin extrême à renforcer encore, en recourant au secours de l'art, les villages destinés à servir de points d'appui à leurs avant-postes. Sandepou et Hokutai entre autres, formaient les points d'appui principaux de leur extrême flanc gauche.

La II^e armée russe, général Gripenberg, faisait face aux Japonais sur les deux rives du Hun-ho. Au sud-ouest, Tschan-tan constituait le point d'aboutissement de l'aile droite des avant-postes. Elle l'avait occupé le 20 janvier.

L'armée de Gripenberg comprenait probablement les troupes suivantes :

I ^{er} corps d'armée sibérien . . .	24	bataillons,	64	canons.
II ^e " " " . . .	28	"	80	"
I ^{re} brigade de tirailleurs russes	8	"	16	"
VIII ^e corps d'armée russe . . .	32	"	96	"
X ^e " " " . . .	82	"	96	"
Total. . . .				
	124	bataillons,	352	canons.

Le corps de cavalerie de Mischtschenko, — 72 escadrons, 6 batteries de cosaques et un groupe de mitrailleurs — avait été poussé en avant de l'aile droite. Il avait pour mission d'assurer la protection de cette aile, mais sans avoir été placé, semble-t-il, sous les ordres de Gripenberg.

L'effectif total de ces troupes paraît devoir être évalué à 86 800 fusils, 7000 sabres et 388 canons.

Gripenberg reçut l'ordre de s'emparer des points d'appui de Hokutai et de Sandepou à l'aile gauche japonaise, mais sans les dépasser. Il devait se servir à cet effet d'une partie seulement de ses troupes, la moitié environ. Kouropatkine retenait le reste à sa propre disposition.

Le mouvement commença le 23 janvier et ne passa pas inaperçu des Japonais. Gripenberg franchit le Hun-ho dans la nuit du 24 au 25. A l'aile droite, le corps de cavalerie traversa tout près de Mamikai, chassa les avants-postes japonais des bords du fleuve, enveloppa la gauche japonaise qui se trouvait aux environs de Sankiatsé et la refoula dans la direction de Labatai. La colonne de droite de Gripenberg, I^{er} corps d'armée sibérien, marcha sur Sankiatsé et Hokutai et agit dès le 25 au matin contre les avants-postes japonais qui occupaient ces villages. Elle les obliga à se replier à Hokutai, non toutefois sans un vif combat qui dura jusqu'au soir.

L'aile gauche russe, I^{re} brigade de tirailleurs russes et V^e division de tirailleurs sibériens, appuyées plus tard par une brigade de la 2^e division appartenant comme la 5^e au II^e corps sibérien, passa le Hun-ho vers Tschan-tan et attaqua Sandepou. Sur ce point, une canonnade remplit la journée du 25.

Le 26, Gripenberg lança son armée à l'assaut de Sandepou. Ses troupes pénétrèrent dans la localité, mais ne purent s'y maintenir. A l'angle nord-est du village, les Japonais avaient constitué en réduit un groupe de maisons particulièrement solides, et l'avait fortement occupé avec de l'infanterie et des mitrailleuses. La fusillade dirigée depuis ce réduit sur les Russes jointe à une contre attaque des réserves japonaises fit évacuer le village. L'assaillant laissa 1700 morts et blessés sur le carreau. Il se borna alors à prendre le village sous le feu concentrique de ses batteries, mais cette artillerie de campagne tirant à shrapnel et ne disposant pas d'obus brisants ne gêna guère les défenseurs derrière leurs fortes murailles. Il ne semble pas que les Russes aient eu sous la main de l'artillerie de position.

L'attaque de Sandepou fut renouvelée le 27 janvier. Y participèrent aussi ce jour là de l'artillerie et dix bataillons des VIII^e et X^e corps d'armée russe. Mais Kouropatkine retint en arrière

le gros de ces deux corps d'armée ainsi qu'une brigade du II^e corps sibérien, apparemment pour conserver la liaison avec son centre. Pendant ce temps, les cosaques de Mischtschenko inquiétaient l'aile gauche japonaise, l'obligeant par une menace d'enveloppement à rétrograder sur Labatai et la suivant même jusqu' dans le village ; mais ils durent l'évacuer bientôt.

Entre temps, de violentes tourmentes de neige avaient interrompu les combats. Le termomètre était tombé à — 20 degrés.

Le 28 janvier, cinq divisions des armées d'Oku et de Nodgi (II^e et III^e armées) sous le commandement personnel du maréchal Oyama, dirigèrent une contre attaque générale sur le front de quinze kilomètres Sandepou-Hokutai-Sankatsé. Combinant leur action avec ce mouvement, les troupes du général Nodzu (IV^e armée) entreprirent une démonstration des deux côtés de la voie ferrée, vers le nord et au nord-ouest, contre les troupes du I^{er} corps d'armée russe qui occupait Lintchipu. Il est probable qu'il s'agissait d'empêcher Kouropatkine d'envoyer ses réserves soutenir Gripenberg.

Sandepou formait le pivot de la contre attaque japonaise. Là s'appuyait sa droite tandis que le centre attaquait frontalement sur Hokutai et que l'aile gauche cherchait l'enveloppement du flanc ennemi au sud par Sankatsé. L'action de l'infanterie se fit sentir sur tout le front dès 10 heures du matin ; dès midi, l'attaque demeura stationnaire, le combat se prolongeant jusqu'au coucher du soleil. A 5 heures du soir, Gripenberg qui, à réitérées fois, avait sollicité de Kouropatkine l'envoi de renforts, reçut l'ordre de se replier. Dès la nuit venue il évacua Hokutai et repassa le Hun-ho, couvert par une arrière-garde laissée à l'ennemi.

Les Russes appellent cette bataille le combat de Sandepou ; les Japonais lui donnent le nom de combat d'Hokutai. Les pertes furent de 15 000 hommes du côté moscovite, dont 1500 prisonniers. Au nombre des blessés grièvement se trouvèrent le général Mischtschenko, le commandant de la IX^e division des tirailleurs sibériens, général Kondratowitsch, et le colonel Andrejeff, chef d'état-major de Gripenberg. Les Japonais s'attribuèrent une perte de 7000 hommes dont 300 disparus. L'instruction très supérieure des Japonais dans le combat en tirailleurs et leur meilleure discipline opposées aux mouvements lourds des masses compactes russes expliquent cette sensible différence. De part et

d'autre, plusieurs centaines d'hommes gelés grossirent les pertes.

On a reproché aux Japonais de n'avoir « de nouveau » pas complété leur victoire par une poursuite vigoureuse. Ce reproche est facile à formuler du fond d'une chambre confortablement chauffée. Mais il paraît assez naturel que des troupes qui pendant quatre jours et trois nuits ont combattu par 20 degrés au dessous de zéro, voient les choses sous un angle différent.

Le général Gripenberg était persuadé qu'il aurait pu non seulement se maintenir sur la rive gauche du Hun-ho, mais arracher Sandepou aux Japonais, pour peu que Kouropatkine lui eut envoyé quelque renfort. Il fut irrité au plus haut point lorsque au lieu des renforts espérés, il reçut l'ordre de se reporter derrière le Hun-ho. Dès le lendemain il exigea son congé et remit le commandement de la II^e armée au général Mylof, chef du VIII^e corps.

La mission de Gripenberg avait consisté à presser l'aile gauche de l'adversaire et à s'emparer des forts points d'appui de Hokutai et de Sandepou. Il devait l'accomplir avec une fraction déterminée de son armée, 62 bataillons, représentant au maximum 45 000 fusils, ce noyau de sa troupe étant constitué par les I^{er} et II^e corps sibériens.

Dans la guerre de forteresse, un assaillant qui, quoique très supérieur en nombre, ne se sent pas en mesure d'engager un assaut général, peut diriger des attaques partielles contre des points d'appui isolés. Il le fait avec l'espoir de les garder définitivement en sa possession, parce que l'assiégé occupé sur un vaste front ne peut disposer que de forces limitées pour contre-attaquer ces points. On peut également tenter des entreprises de cette nature au cours d'une grande bataille qui met aux prises les deux armées entières sur tout leur front. Telle la reprise par les Russes de la colline Poutiloff pendant la bataille du Cha-ho.

Les circonstances sont différentes dans l'affaire de Sandepou. Ici, Gripenberg devait enlever une série de points d'appui dans le flanc d'une armée de 250 000 hommes, armée victorieuse jusqu'alors, et qui cantonnait toujours préparée à une reprise d'hostilité. L'enlèvement de ces points eut menacé les artères vitales de cette armée. Car si les Russes avaient pu s'y installer solidement, ils n'auraient pas négligé d'amener ensuite les forces nécessaires pour se porter par un deuxième effort, jusqu'au

chemin de fer et jusqu'à la route mandarine. La simple menace d'une semblable offensive aurait mis en péril gravement la principale ligne de communication des Japonais et aurait rendu insupportable leur situation stratégique. S'ils s'étaient laissé acculer à cette situation par les 60 000 Russes dont disposait Gripenberg pour son attaque, ils eussent signé la faillite de leur pouvoir stratégique. Ils devaient tout mettre en œuvre pour repousser Gripenberg. Ainsi l'a reconnu le maréchal Oyama ; il a exécuté son mouvement avec la claire conception du but à atteindre.

La tâche de Gripenberg, en tant que mouvement isolé, était insoluble. Son attaque ne pouvait être couronnée de succès qu'à la condition que Kouropatkine engageât toute l'armée de Gripenberg et exécutât en même temps sur tout le front, soit au centre également et à l'aile gauche, d'énergiques démonstrations de telle sorte qu'il interdisît aux Japonais la réunion de leurs réserves contre Gripenberg. Mais dans ces conditions là, c'est une bataille générale qu'eut engagé Kouropatkine, et c'est précisément ce qu'il ne voulait à aucun prix. Il ne le voulait pas, d'une part, parce que la force numérique qu'il désirait pour son armée n'était pas encore acquise, d'autre part, parce qu'elle ne devait plus tarder beaucoup à l'être.

Faut-il admettre alors que Kouropatkine n'ait pas eu le sentiment que l'attaque isolée de Gripenberg allait au devant d'un échec des plus probables ? On aurait peine à le croire. Son expérience devait le guider. Aussi de toutes les explications, la plus plausible est que l'ordre lui avait été intimé de la cour de porter n'importe où un coup violent afin de détourner l'attention de la nation des événements intérieurs de l'Empire. Le 22 janvier avait été la journée sanglante de St-Pétersbourg ; le 25 fut engagée la bataille de Sandepou.

30 mars.

W.

